

## INTERVIEW DE **PIERRE LA POLICE** POUR PARTICULES

Pierre la Police n'aime pas du tout qu'on l'interview. Nous sommes tout de même parvenus à le rencontrer après avoir promis de ne pas le photographier, et de lui envoyer nos questions par mail après l'avoir rencontré pour lui laisser le temps de répondre tranquillement. C'est donc dans le bar XXX, situé à l'opposé de la ville par rapport à son appartement, que Pierre la Police nous a accordé un rendez-vous exclusif. Nous avons mis quelques livres de lui sur la table pour qu'il nous reconnaisse car nous ne savions pas à quoi il ressemblait. C'est un père de famille d'une soixantaine d'années, extrêmement mince et habillé en tweed de la tête aux pieds, qui est venu nous rejoindre, à l'heure pile du rendez-vous. Son visage nous était familier, sans toutefois que nous puissions dire où nous l'avions déjà vu. Cet homme délicieusement affable et courtois parle sur un ton extrêmement soutenu, contrairement à ce qu'on pourrait imaginer en lisant ses bandes dessinées. Son nom d'artiste est un pseudonyme et, tel un membre des Residents, il préfère ne pas trop se montrer et laisser ses lecteurs se faire leur propre idée du personnage. D'ailleurs, tout ce que nous venons de raconter n'est peut-être qu'une fiction. Pierre la Police est peut-être même une femme. Voici ce qu'il nous a dit, en tous cas.

**Tu as beaucoup de réticences vis à vis des entretiens, c'est un phénomène rare dans la sphère de l'art contemporain où chacun cherche à se donner le plus de visibilité possible, quelles en sont les raisons ?**

D'un point de vue médiatique, je m'efforce de présenter un profil anonyme.

Beaucoup d'artistes affirment une ligne très marquée et identifiable.

Pour ma part, je me sens plus à l'aise à la lisière du brouillard, à l'endroit où l'on est visible sans pour autant afficher un contour définissable. Cette position me permet une plus grande liberté d'action.

Ce que je préfère lorsque je suis touché par un travail d'artiste, c'est de n'avoir aucun indice me permettant d'identifier la personne qui en est à l'origine, comme si l'œuvre arrivait de l'espace.

L'art de montrer est très lié à l'art de cacher et je préfère éviter la position de justification, définition et explication de mon action.

Celle-ci joue tant avec la quête de sens qu'avec sa frustration. Je cherche davantage à éclairer le spectateur qu'à le perdre mais cela ne veut pas dire que je l'aide à rationaliser, au contraire. Comme disait l'économiste Alan Greenspan, *si vous m'avez compris c'est que je me suis mal exprimé.*

**Il y a un peu plus de dix ans, les amateurs te connaissaient grâce aux petits fascicules qui circulaient de manière confidentielle, Tu exposes désormais dans une célèbre galerie d'art contemporain où tu côtoies Buren et Lévêque. Comment s'est faite la transition et comment l'as tu vécue ?**

J'ai commencé à montrer mon travail dans les années 80 à travers des autoéditions tirées à très peu d'exemplaires, recueils de dessins, cassettes audio de propagande religieuse, fascicules détournant l'iconographie des Témoins de Jéhovah...

Les gens se prêtaient mes livres et en parlaient autour d'eux. J'ai mis des années à m'apercevoir qu'une sorte de phénomène avait émergé autour de ces micro publications.

Pendant que cette activité éditoriale me faisait connaître, je travaillais également sur d'autres supports, film, photo, sculpture, peinture, collage...

Depuis les années 90, j'ai présenté un certain nombre d'expositions dans des lieux divers et le plus souvent en marge du monde de l'art contemporain.

Plus tard, j'ai eu envie de me rapprocher davantage de ce dernier parce que, sans avoir un profil typique de plasticien, c'est encore à cet endroit que je pouvais laisser libre cours à mon expression sans être catalogué et rattaché à un support ou à un média exclusif.

Agnès B. m'a permis d'exposer en France et à l'étranger, avec des moyens auxquels je n'avais pas été habitué jusqu'alors.

La rencontre avec Kamel Mennour a également été quelque chose de très positif pour moi. Même si j'ai toujours mené mon activité en franc-tireur, cela m'a donné un certain élan et aussi l'envie d'évoluer dans le cadre d'une galerie sur une période suivie.

Depuis quelques années, j'ai également entamé une collaboration avec l'atelier de lithographie Item avec qui je réalise des estampes et développe un nouveau travail. Il y a eu une évolution certaine mais mon action a peu changé par rapport à l'époque où adolescent, je filmais des explosions de friteuses électriques dans mon garage tapissé de photos de soucoupes volantes.

### **Quels avantages ou inconvénients y a-t-il à être désormais considéré comme un plasticien ?**

Pendant longtemps, on n'a pas su comment me situer. J'ai travaillé pour la presse, fait de la bande dessinée, infusé dans le monde de la télévision et celui de la mode. Je côtoie un peu tous ces milieux sans vraiment appartenir à aucun.

Aujourd'hui, il me semble qu'on commence à avoir une vision plus globale de mon activité et que je suis perçu davantage comme un plasticien.

Quitte à devoir porter une étiquette, c'est encore celle-là que je trouve plus adéquate, même si je pense avoir développé mon propre champ de référence.

Malgré cela, j'imagine que le fait de publier mes chroniques dans la presse par exemple, peut, aux yeux de certaines personnes, me faire perdre en crédibilité en tant qu'artiste.

L'imperméabilité des genres est un phénomène qui reste encore très marqué en France, c'est un problème que je ne rencontre qu'ici.

Personnellement, je trouve plutôt sexy la rencontre de Mozart et du pâté.

### **Tu joues beaucoup avec les stéréotypes de la culture populaire, presse people, livres de cuisine, BD. Pourquoi épargnes-tu la culture savante ?**

Quand je feuillette un magazine, quand je regarde un film ou la télévision, j'entends une voix qui m'explique tout ce que je perçois, un peu comme si j'avancais dans un

musée avec un audio guide sur les oreilles, un audio guide qui commenterait tout sans jamais s'arrêter.

C'est une forme de délire personnel que j'ai besoin de canaliser et d'organiser en le confrontant au monde dans lequel je vis.

Même si j'ai beaucoup joué avec les formes issues de la culture populaire, ce qui m'intéresse avant tout c'est le langage, ses formes, ses perversions.

J'ai publié plusieurs bandes dessinées dont les textes ne sont qu'une prolifération ordonnée de vocabulaire scientifique emprunté à des domaines divers, entomologie, pharmacologie, astrophysique... Sous des formes différentes, j'ai également traité de la culture d'entreprise et du jargon corporate, de la terminologie prosélitiste religieuse ainsi que du langage des médias, de la publicité et de l'information.

Je m'efforce de décaler le regard que l'on porte sur ces différents registres afin de les disqualifier, au moins le temps d'un rire.

### **La maladresse technique, la pauvreté des matériaux, les couleurs saturées, les défauts de langage sont des caractéristiques importantes de ton travail. Pourquoi ces choix ?**

Je trouve la maladresse intéressante. Après avoir suivi un enseignement académique, je me suis dirigé à l'opposé de cette tendance. Je voulais voir ce que je pouvais faire hors des limites de cette figure imposée que je ressentais comme un carcan, me dépouiller d'un certain code de beauté formelle pour parvenir à provoquer une émotion à travers une expression plus brutale et quelque peu grotesque.

C'est aussi une façon de recadrer le sujet. On ne pose pas le même regard sur un tableau de Vermeer que sur un personnage dessiné avec les pouces à l'envers. Je ne rejette pas pour autant l'académisme à partir du moment où le sujet s'y prête. C'est d'ailleurs d'actualité puisque je travaille en ce moment sur une série de paysages truqués réalisés à la manière des maîtres flamands du XVI<sup>ème</sup> siècle.

### **As-tu une pratique d'archivage ou de collectionneur ?**

Je stocke énormément de documents à partir desquels je trouve les associations d'idées qui servent de base à mon travail.

Cette base de donnée évolue. Du support papier je suis passé à l'archivage numérique mais l'outil n'était pas encore suffisamment souple jusqu'à ce que j'utilise un nouveau système sensible aux micromouvements oculaires qui s'opèrent pendant la phase de rêve du sommeil paradoxal.

Même après toutes ces années de recherche, je trouve encore régulièrement des sources de connaissance étrange comme ce magazine latino-américain consacré à la strangulation ou encore ce journal mensuel qui permet d'entrer en contact avec des personnes décédées et dont certains articles sont même sensés être écrits par des morts.

## **Comment te situer par rapport à l'idiotie ? le non sens est-il une arme pour surmonter le sérieux des imbéciles ?**

Je ne pense pas avoir le pouvoir de changer qui que ce soit. La récurrence du thème de l'idiotie dans mon travail est une façon d'exorciser mon propre fond de bêtise. C'est aussi une tentative de proposer une vision du niveau zéro de la civilisation, de ce qui reste lorsque le langage s'est réduit à la seule expression « groumf ! ».

Cette zone du « groumf ! » existe dans l'inconscient collectif et c'est souvent l'endroit que je choisis pour planter mon cheval.

Je porte un regard sans malveillance sur cette bêtise. Je fais corps avec le sujet, sans garder de distance, sans ricaner et sans me situer dans la parodie. Quand je me regarde dans ce miroir, je vois un homme des cavernes, hirsute, attiré par les étoiles mais condamné à la destruction.

## **Tu collabores régulièrement avec d'autres plasticiens. Tu as réalisé par exemple les cartels de l'exposition d'Arnaud Maguet à la villa Arson cet été. Parle nous de ces collaborations.**

Au gré des rencontres et des affinités, il m'arrive de collaborer avec d'autres artistes. J'ai participé dernièrement au projet d'Arnaud Maguet « *Mais qu'est il arrivé à cette musique ?* ».

L'idée d'Arnaud était de reprendre des dessins que j'avais déjà présenté lors d'une exposition personnelle et de les utiliser cette fois dans un dispositif complètement différent puisqu'ils servaient de cartels à l'exposition présentée à la Villa Arson. Cela offrait un prolongement intéressant au travail de chacun.

Juste avant, j'avais collaboré avec le plasticien Olivier Millagou pour qui j'avais réalisé un catalogue d'exposition qui devait, au départ, n'être qu'un livret de quelques pages et qui est finalement devenu un dépliant de 12 mètres de long, imprimé en lithographie sur ses deux faces. Ce que j'aime avec ce genre de coopération, c'est que l'on ne sait jamais où cela peut nous emmener.

Parfois j'aime prendre de la distance par rapport à mon activité de dessinateur et intervenir d'une autre manière, comme cela s'est fait dans le livre *Les Demoiselles de Vienne* qui devrait sortir dans le courant du mois. C'est une nouvelle édition d'un livre de cuisine réalisé à quatre mains avec Julien Carreyn. J'interviens avec des photos légendées et Julien avec des dessins.

C'est typiquement le genre d'association que j'aime car nos visions, bien que singulières, s'accordent et s'amplifient. De plus nous sommes assez complémentaires dans nos aptitudes, ce qui nous permet d'arriver à un résultat qui va au-delà de ce que nous aurions pu faire individuellement.

Propos recueillis par Alain Berland et Eléonore Saintagnan

Galerie Kamel Mennour

<http://www.galeriemennour.com/>

Editions ITEM

<http://www.itemeditions.com/item.htm>